

# LES FÊTES DE JEANNE D'ARC

A ORLÉANS

PAR

Le Comte DE MARSY

---

Depuis 1430, Orléans célèbre par des fêtes d'un éclat exceptionnel la date anniversaire du 8 mai 1429, jour de la délivrance de la ville par l'intervention de Jeanne d'Arc et de la levée du siège mis, pendant près de neuf mois, devant cette place par l'armée anglaise.

Il y a quatre ans, M. le président Sorel, venu assister à cette solennité, en présentait à la Société historique de Compiègne, un tableau qui était de nature à augmenter, chez ses confrères, le désir inné en eux d'y prendre part à leur tour. Aussi, cette année, la Société avait-elle décidé de se faire représenter par une délégation, à cette cérémonie patriotique qui empruntait une nouvelle importance au fait de la récente béatification de Jeanne d'Arc et avait, de plus, pour les Compiégnois un attrait particulier, car l'orateur chargé du panégyrique qui devait terminer le *triduum* était S. E. le cardinal Lécot, archevêque de Bordeaux et ancien président de la Société.

Si, par des circonstances indépendantes de leur volonté, quelques-uns des membres, qui avaient accepté tout d'abord de faire partie de

cette délégation, n'ont pu s'y rendre, la Société n'en a pas moins été représentée par un groupe auxquels s'étaient joints d'autres habitants de notre ville ou des environs. M. le président Sorel était, en effet, accompagné de MM. le comte de Marsy, et le baron de Bonnault. MM. l'abbé Philippet, curé-archiprêtre de Compiègne, le vicomte du Puget, Perret-Maisonneuse, l'abbé Lagneau, curé-archiprêtre de la cathédrale de Noyon, les abbés Abraham et Chrestien, Gustave Plommet et plusieurs dames de Compiègne ont également assisté aux fêtes d'Orléans.

N'était-ce pas plus qu'un hasard que cette présence à la fête de Jeanne d'Arc des représentants des plus vieilles familles compiégnaises, les Charmolue, les Le Caron, les Esmangart et les Seroux, dont les noms figurent dans les documents contemporains du siège de 1430, et du pasteur de l'église où elle vint communier.

Indépendamment des fêtes anniversaires de la délivrance d'Orléans, le concours régional d'Agriculture, le concours hippique, les expositions des Beaux-Arts, de l'Industrie et d'Horticulture, ainsi que l'Inauguration du *Musée historique de Jeanne d'Arc* avaient attiré à Orléans une foule considérable d'étrangers ; les logements et les fenêtres d'où l'on voyait passer les cortèges se disputaient à prix d'or et les restaurants voyaient à chaque instant des clients affamés attendant le moment de s'asseoir à des tables toujours pleines. Toutefois, grâce à l'obligeance de quelques amis, tous ont pu dormir, manger, et assister aux cérémonies de ces trois jours, de la manière la plus agréable et c'est un devoir pour eux de remercier ceux qui, comme MM. Tranchau, Herluison, Dumuys, Baguenault de Puchesse, Auvray, etc., ont contribué à leur ouvrir toutes les portes et à assurer leur existence.

Nous sommes partis, en quelque sorte, en caravane, le dimanche matin de Paris à 9 heures, afin d'assister à l'inauguration du Musée de Jeanne d'Arc qui devait avoir lieu à deux

---

heures, sous la présidence de M. Kaempfen, directeur général des Musées, délégué à cet effet par M. le ministre de l'Instruction publique.

\* \* \*

Depuis de longues années, M. l'abbé Desnoyers, vicaire général honoraire, a consacré non seulement son temps, mais sa fortune à l'accroissement d'un musée archéologique à Orléans et dans ce musée, il a fait une large part à ce qui a trait à Jeanne d'Arc et aux monuments de tout genre qui ont été consacrés à célébrer la mémoire de la libératrice de la France. Tout était d'abord réuni dans l'ancien Hôtel de Ville, à côté des collections artistiques et des galeries d'histoire naturelle, mais grâce au zèle des conservateurs de ces musées, de M. l'abbé Desnoyers, pour l'archéologie, de feu M. Marcille et de son dévoué successeur M. Huau, pour les beaux-arts, les collections orléanaises ont pris une telle extension, qu'il y a quinze ans, on dut transporter le musée archéologique dans l'ancien hôtel Cabu et que cette année, le musée historique de Jeanne d'Arc venait occuper dans la rue du Tabour la jolie maison connue sous le nom de maison d'Agnès Sorel, dont la ville d'Orléans a fait l'acquisition. Cette maison qui vient d'être restaurée avec soin, était située à quelques pas de celle qu'occupait Jacques Boucher, trésorier du duc d'Orléans et dans laquelle fut logée Jeanne d'Arc.

A deux heures, toutes les autorités d'Orléans, ainsi que de nombreux invités se pressaient dans la cour et admiraient les fines et délicates sculptures du vieil édifice. Nous ne pouvons citer tous leurs noms, disons seulement que parmi eux se trouvaient Mgr Coullié, archevêque de Lyon, ancien évêque et encore aujourd'hui administrateur apostolique du diocèse d'Orléans, le préfet, le maire et les membres du Conseil municipal, les membres de la Société archéologique

et de l'Académie de Sainte-Croix et des représentants de presque toutes les villes qui marquent les étapes de la vie de Jeanne d'Arc. Introduits dans la grande salle du rez-de-chaussée, ils y ont été reçus par M. l'abbé Denoyers, qui, malgré ses 88 ans, a adressé à M. le maire et au délégué du ministre, un éloquent discours prononcé d'une voix chaude et vibrante pour retracer le but qu'il avait cherché et qu'il était heureux d'avoir atteint comme couronnement de sa carrière :

« Je ne puis vous cacher, Messieurs, les profondes et douces émotions que j'ai souvent éprouvées en parcourant les trois salles où tout parle si vivement de 1429 ; je ne sais quel parfum d'héroïsme et de candeur, de vaillance et de simplicité, semblait s'échapper de ces milliers d'objets consacrés à la Jeanne de Domremy, une paix suave berçait mon âme, j'oubliais alors les bruits désolants qui, parfois, nous attristent, je ne voyais plus que Jeanne, je n'entendais plus qu'elle me parler de ce qu'elle aimait tant : la France et la liberté. Les vitrines du siège de 1428 et de 1429 me montraient journellement son courage, les représentations de son supplice me montraient son martyre pour la France et je me demandais pourquoi toutes les âmes élevées, tous les cœurs vraiment français ne chanteraient pas tous ensemble la grande Française qui a su combattre et surtout mourir pour la France... »

A ce discours, M. Rabourdin-Grivot, maire d'Orléans, a répondu par une allocution dont nous regrettons de ne pouvoir aussi détacher que ces passages ;

« Vous aviez flatté notre vanité en élevant notre « Musée historique », au noble rang de lieu d'études et de « sanctuaire de la science. » Vous touchez aujourd'hui notre cœur.....

« Je vous remercie d'avoir ouvert à nos enfants, dans cette charmante maison de la Renais-

sance, une nouvelle école, la plus belle de toutes.

« Plus favorisés que l'héroïque Pucelle, qui ne savait ni A ni B, ils apprennent, eux, à lire, écrire et compter; d'excellents maîtres leur prodiguent tous les bienfaits de l'instruction.

« Ici, sous la bannière qui fut à la peine avant d'être à l'honneur, ils viendront apprendre comment on aime la France, comment on travaille, comment on se dévoue, comment on meurt pour elle. »

M. Kaempfen a le dernier pris la parole, au nom du Ministre et son discours, empreint d'une grande élévation de pensée, nous a fait entrevoir le moment où la vénérable Jeanne serait admirée, non seulement en France, mais encore à l'étranger, le moment où partout on lui élèvera des statues et où son culte deviendra universel.

« Celle que la haine, la servilité, la peur avaient fait périr, n'a plus désormais ni adversaires ni détracteurs. A une époque déjà lointaine, il s'est rencontré, même à l'étranger, en Italie, en Hollande, en Ecosse, des historiens honnêtes et impartiaux qui ont dignement parlé d'elle et flétri ses juges...

Poursuivant cette revue des appréciations dont Jeanne d'Arc a été l'objet, il cite le fait suivant qui s'est passé à Londres.

« Le théâtre de Covent-Garden jouait une pièce où l'on voyait à la dernière scène Jeanne entraînée en enfer. Il y eut des sifflets, des huées dans le public. Il fallut changer le dénouement. Aux représentations suivantes, au lieu de l'enfer, ce fut le paradis, au lieu d'une troupe de démons, un chœur d'anges... »

« Vivante, dit en terminant M. Kaempfen, elle a chassé ceux qui avaient pris la France et prétendaient la garder; morte, elle la servirait encore si, ce qu'à Dieu ne plaise, elle était menacée. Nos soldats, les soldats de la France

---

nouvelle marchant à l'ennemi, se souviendraient de ce qu'elle fit autrefois, et ce souvenir les aiderait à vaincre. Si elle nous est si chère, c'est aussi parce qu'il est bon et consolant d'éprouver qu'il y a un sentiment commun à tous, dans lequel les croyances et les opinions les plus diverses peuvent se confondre, les désaccords s'oublier, les cœurs se réunir.... »

Presque à la même heure, à la Cathédrale, Mgr Pagis, évêque de Verdun prononçait un premier panégyrique de Jeanne d'Arc qui a profondément impressionné le nombreux auditoire qui se pressait autour de la chaire de Sainte-Croix. Cette cérémonie a été terminée par la bénédiction des nouvelles bannières, offertes par des souscriptions orléanaises et de celles que Lyon et Reims avaient envoyé pour cette circonstance. Plusieurs d'entre elles sont remarquables par leur exécution. Les bannières d'Orléans, brodées, d'après le dessin traditionnel, par Mme M. Herluison, sont de véritables chefs-d'œuvre.

Le soir, les élèves du Petit-Séminaire de Saint-Mesnin, ont donné dans la salle de Saint-Paterne, une représentation du nouveau *Mystère du siège d'Orléans*, d'après le texte réduit par M. Eude, architecte du monument de Jeanne d'Arc à Vaucouleurs.

Le mystère d'Orléans fut joué pour la première fois en 1435, devant le portail de Sainte-Croix et son texte nous a été conservé dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, publié il y a trente ans, par Guessard et de Certain. M. Sorel, dans son étude sur les Mystères représentés à Compiègne, nous a initiés, il y a quelques années, à la mise en scène de ces drames populaires qui avaient pour théâtre la place publique et qui durèrent parfois plusieurs jours. Le mystère du siège d'Orléans n'a pas moins de 20.000 vers, aussi a-t-on dû y pratiquer de larges coupures, afin d'en rendre la représentation possible en trois heures.

---

Sur une scène élevée devant le porche-roman de l'ancienne cathédrale, reconstitué d'après les indications de M. Louis Jarry, et dans le fond de laquelle on voit l'intérieur de Sainte-Croix, les personnages des divers partis viennent successivement débiter de longues tirades et jouer des scènes très mouvementées.

Malgré l'inexpérience de quelques-uns des acteurs, l'ensemble a été satisfaisant et les chœurs qui se sont fait entendre à diverses reprises ont eu le plus grand succès, nous devons constater notamment l'impression produite par le récit de la bataille de Patay, récit auquel la présence du général de Charrette, et de plusieurs de ses compagnons des volontaires de l'Ouest, victorieux sur le même champ de bataille en 1870, donnait un caractère particulier d'actualité.

Nous ne pouvons donner d'extraits du mystère ! mais nous citerons quelques vers de la jolie « ballade des dames guerrières en l'honneur des hauts faits de *Jeanne la Bonne Pucelle* » fort bien chantée par un des plus jeunes acteurs, chargé de répéter cette poésie « que chantait le duc Charles d'Orléans, alors prisonnier en Angleterre », et qui donnera une idée du talent d'adaptation de M. Eude.

Jamais Sémiramis la Grand'  
Fit-elle si haute prouesse  
Ni Debora la prophétesse  
Ni Jahel, à grands coups férant, —  
Que devant Orléans-la-Belle  
Quand Français marchaient pleins d'ardeur,  
Grâce à Jésus Notre-Seigneur  
Et Jeanne la Bonne Pucelle ?

Venez ci, — venez Thomyris,  
Brave reine des Amazones,  
Et vous, guerrières Ambrones,  
Voir par poulette un renard pris ;  
Voir chassé d'Orléans-la-Belle  
Talbot (Talbot, toujours vainqueur),  
Grâce à Jésus, etc.

Moi-même, Charles d'Orléans,  
Je me réveille à l'espérance, —  
Moi, loin des rivages de France  
Exilé depuis quatorze ans. —  
Reverrais Orléans-la-Belle !..  
Peut-être aurai-je ce bonheur,  
Grâce à Jésus, etc.

Oui ! les ramenant au plus court, —  
Oui ! la Pucelle salutaire.  
Poursuivra jusqu'en Angleterre  
Les anciens vainqueurs d'Azincourt ! --  
Ah ! la revanche sera belle,  
Et moi, libre (libre, ô douceur !)  
Je bénirai Notre-Seigneur  
Et Jeanne la Bonne Pucelle.

Dix évêques assistaient à cette représentation, entourant Mgr Coullié, qui a adressé à la fin ses félicitations aux jeunes artistes, ainsi qu'à l'auteur M. Eude, chaleureusement complimenté par tous pour son heureux arrangement du vieux mystère.

La matinée du lundi 7 nous a laissé quelques loisirs et permis de voir les deux expositions horticoles, remarquables l'une par le beau jardin d'hiver organisé sur le Mail et dans lequel on avait heureusement encadré les arbres de cette promenade, l'autre par sa belle collection d'orchydées. Nous passerons sur l'exposition d'agriculture en avouant notre incompetence. Quant à l'exposition artistique et industrielle, à peine terminée, elle ne nous a pas semblé sortir de la moyenne de celles qui sont ordinairement organisées à l'occasion des concours régionaux. L'art rétrospectif n'est représenté que par une série de dessins assez intéressants. Orléans a eu, il y a une dizaine d'années, une fort belle exposition d'art ancien, mais ce sont de ces manifestations qu'il est difficile de répéter. Quant au concours hippique auquel nous n'avons pas assisté, on nous l'a dit fort brillant.

Avant deux heures nous nous pressions aux



portes de la cathédrale afin d'entendre la symphonie composée par M. Magnin, sur des paroles des abbés Vié et Barbier.

Huit cents exécutants distribués en trois orchestres, dont un placé dans l'orgue et représentant les voix célestes, ont donné à l'interprétation de cette œuvre dramatique un caractère profondément artistique. Notre incompetence ne nous permet pas d'apprécier comme elle le mérite la symphonie de M. Magnin, mais nous dirons volontiers avec le rédacteur du *Patriote* que l'effet en a été immense et que les acclamations auraient éclaté si la majesté du lieu saint ne les avait refoulées dans les poitrines.

C'est à huit heures du soir que commencent en réalité les fêtes de la délivrance, annoncées depuis le matin par le son fréquemment répété de la cloche du beffroi. La troupe vient se former en haie devant le portail de Sainte-Croix et, la nuit venue, le maire d'Orléans, suivi du conseil municipal et escorté du bataillon de pompiers dont nous avons admiré la belle tenue, sort de l'Hôtel de Ville, au bruit des clairons et au son de la musique militaire, précédé de l'étendard de Jeanne d'Arc et de la bannière de la ville.

Au même moment, sort de la cathédrale et vient se placer en haut du parvis brillamment éclairé, un nombreux cortège en tête duquel on distingue les cardinaux Richard et Lécot, ainsi que tous les évêques en chappe et coiffés de la mitre, la crosse en main, suivis d'un grand nombre d'ecclésiastiques. Les bannières de Saint-Michel, de Saint-Euverte, de Saint-Aignan, de Sainte-Catherine et de Sainte-Marguerite sont déployées derrière les prêtres, dont on entend les chants religieux. C'est à ce moment que le maire s'avance et remet à Mgr Coullié, qui préside la cérémonie, la bannière de Jeanne d'Arc qui doit être déposée pour la nuit dans la Basilique.

Les tours et toute la façade sont alors éclairés aux feux de bengale; le coup d'œil est superbe et les jeux de lumière et d'ombre qui se pro-

duisent effacent une partie des défauts de l'architecture pseudo-gothique des portails de Sainte-Croix.

Une retraite aux flambeaux, donnée par plusieurs musiques militaires, se dirige ensuite, à travers la rue Royale et la rue Jeanne-d'Arc, vers la place du Martroi, pour exécuter divers morceaux au pied de la statue équestre de Jeanne, par Foyatier, placée sous un dais lumineux. Mais, ici, la foule est telle que la circulation devient impossible et les détachements d'artillerie à cheval qui précèdent le cortège peuvent seuls ouvrir un passage aux musiciens. Aussi les voleurs ont-ils toute facilité pour explorer les poches des curieux, ce qu'ils se sont empressés de faire.

Dès le matin, toutes les maisons qui n'étaient pas encore pavoisées se couvrent de drapeaux et de bannières, mélange des couleurs tricolores, des différents sujets religieux représentés sur les fonds fleurdelysés des bannières de Jeanne d'Arc, de la bannière orléanaise, aux trois cayeux d'argent sur champ de gueules au chef de France, et de l'ancienne livrée rouge et jaune du duché d'Orléans. Partout ce sont des écussons aux armes de Jeanne d'Arc et de ses compagnons, des lanternes et des verres de couleurs disposés pour l'illumination, des transparents, et, hélas, partout dans les rues, les camelots arrivés de Paris et coiffés de ces casquettes aux couleurs belges et hollandaises refusées par les grévistes et dont le stock semble inépuisable, roulent des provisions de serpentins et de confetti qui bientôt se répandront sur nous et nous offrent, sous les formes les plus variées, des souvenirs de la Pucelle, bustes, statuettes en simili-plâtre, bracelets, broches, épingles en métaux innomés, et jusqu'à des écrans revolvers hygrométriques,

dans lesquels l'image de Jeanne se détache sur les couleurs nationales.

De tous côtés, on voit arriver des habitants de la campagne, le panier à la main, amenés par de nombreux trains de plaisir, des ecclésiastiques des villes voisines, portant leur surplis roulé sous le bras, et aussi des pompiers des environs, des musiciens, des orphéonistes, des gymnastes et des sauveteurs, qui tous, à des titres divers, doivent prendre place dans le cortège. En même temps, les fonctionnaires en habit, les officiers en grande tenue se pressent pour gagner leurs points de rassemblement. Dès neuf heures, deux régiments d'artillerie et deux régiments d'infanterie viennent se masser aux abords de la cathédrale, dont les portes, dès huit heures du matin, sont assiégées par une foule qui, malgré ses billets, craint de ne pas trouver à se caser. La cathédrale est grande, on a érigé de divers côtés des tribunes et, malgré cela, le nombre des auditeurs de la ville et des étrangers est tel que l'on ne sait si tout le monde pourra se placer et entendre le panegyrique.

Un peu avant dix heures, les divers groupes officiels, accompagnés de leurs escortes, gagnent la place Sainte-Croix.

Le général Boussenard, commandant du corps d'armée, arrive le premier, accompagné de plus de cent officiers, rejetant sous son bras mutilé, son chapeau à plumes blanches; puis vient la Cour en robes rouges, suivie du tribunal civil, du tribunal de commerce, des juges de paix et des membres du barreau; le maire et le Conseil municipal, précédés des valets de ville, dont un porte la bannière municipale; enfin, un mouvement se fait, ce sont les gendarmes, sabre au clair, qui escortent au grand trot la voiture du préfet.

L'église est décorée partout d'écussons, de bannières et de drapeaux; à droite et à gauche du chœur, deux panonceaux, entourés de dra-

peaux tricolores, portent écrits les noms des villes où Jeanne d'Arc a marqué sa présence. Compiègne y figure et Rouen aussi. Après la victoire la défaite, après la défaite le martyre. Dans le chœur pendent des voûtes de nombreux oriflammes aux armes d'Orléans et du duché, et au milieu se déploie un modèle monumental de la bannière de la Pucelle. Contre les piliers de la nef sont fixés les écussons des compagnons de Jeanne, le Gentil Dauphin, Dunois, La Hire, Xaintrailles, et le maréchal de Retz, dont les crimes ne peuvent faire oublier la bravoure. A côté d'eux figurent ceux des deux plus braves bourgeois d'Orléans, qui furent les chefs de la résistance parmi leurs concitoyens.

Tout le monde prend place, une messe basse est dite au chœur, et dès qu'elle est terminée, plus de vingt prélats, parmi lesquels on distingue le cardinal archevêque de Paris et Mgr Coullié, précédés d'un nombre considérable de chanoines, aux croix étincelantes, aux camails de couleurs variées, prennent place au banc d'œuvre et dans les tribunes qui l'entourent.

L'orateur monte en chaire et prend la parole. C'est la seconde fois, qu'il nous soit permis de le rappeler, qu'il va prononcer le panégyrique de Jeanne d'Arc. En 1880, le 10 octobre, jour où Compiègne inaugurerait, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, en présence du chef actuel de l'Etat, la statue de la vierge lorraine, M. l'abbé Picart, le regretté curé de Saint-Jacques, avait tenu à ce que le souvenir de la libératrice de la France fut rappelé sur les autels, et il avait demandé à son collègue, le curé de Saint-Antoine, de faire entendre sa parole sympathique.

Nous avons entre les mains les deux panégyriques. Il ne nous appartient pas de les comparer, et pourtant le magistral discours prononcé par le cardinal archevêque de Bordeaux, primat d'Aquitaine, ne nous fait pas oublier la simple allocution du chanoine de Beauvais.

Après avoir salué les prélats qui assistent à

la cérémonie et tout particulièrement Mgr Coullié dont il rappelle les traits de similitude que des circonstances récentes rendent encore plus frappants avec Mgr Dupanloup, « le plus actif, le plus patriote, le plus sage et le plus indépendant des prélats », et après avoir remercié l'assistance dans laquelle il voit la France entière ; dans laquelle il voit aussi des étrangers » peut-être, dit-il, les fils des vaincus qui trouvaient dans un crime la compensation de leurs défaites — s'il en est, dans cette assemblée, — ils viennent, dans un louable sentiment de justice et une noble pensée de réparation, rendre hommage à leur tour à la grande martyre ; ils ne s'offenseront pas de ma parole, organe et esclave de la vérité. » Puis, le cardinal expose le plan de son discours.

« Vous aurez satisfaction, je l'espère, en m'entendant vous développer cette simple proposition : Jeanne d'Arc est proclamée Vénéralle par l'Eglise : premièrement, parce que sa vie porte apparemment tous les caractères de la sainteté ; en second lieu, parce que le merveilleux divin l'accompagne et la dirige dans toute son action ; troisièmement enfin, parce qu'elle est couronnée par le plus héroïque des martyres ».

Ne pouvant analyser ce discours de plus d'une heure, je crois préférable d'en citer le passage relatif à Jeanne d'Arc à Compiègne :

« La mission de la Pucelle se terminait à Reims. Elle avait replacé la couronne sur la tête du Roi de France ; elle lui avait reconquis une bonne part de son royaume ; pour le reste, la bravoure des armées, revenues à une pleine confiance, pouvait s'en charger.

« Aussi les interventions merveilleuses vont à peu près disparaître, au moins pour ce qui regarde les affaires de l'Etat. L'ange et les saintes dirigeront la femme ; ils laisseront la guerrière

livrée à peu près à sa seule expérience de la tactique militaire et des combats sanglants.

« Ce n'est pas un abandon, c'est la limitation du secours providentiel, et surtout c'est la grâce du Dieu disposant toutes choses pour que la plus pure des vies soit terminée par la plus héroïque des morts, le martyre.

« Elle eut voulu enlever Paris d'assaut, on ne le lui permet pas. Et elle se retire en versant des larmes, loin de cette ville où l'entrée du roi devait être, aux yeux de la France, comme un nouveau sacre.

« Une tentative inutile à Senlis la conduit comme naturellement vers les villes du Nord, qui l'appellent comme une libératrice, et la voilà à Compiègne où va sonner l'heure de sa captivité et de son martyre.

« Elle entrait dans la ville au point du jour le 23 mai 1430.

« Au milieu des transports les plus enthousiastes, elle s'avancait, magnifiquement escortée, sur le beau cheval noir qu'elle tenait de la munificence du roi, suivie des quatre cents hommes qui l'avaient accompagnée pour la défense de la ville.

« Vous imaginez facilement, Messieurs, le prestige que devait exercer, sur un peuple déjà si ferme et si résolu, cette jeune fille de dix-neuf ans, victorieuse en vingt batailles, conseillère du roi, inspiratrice des plus grands capitaines de son temps, vrai génie de la guerre et de la victoire dans un corps si gracieux, dans une physionomie si douce, dans une âme de feu sans doute, mais aussi tendre à la pitié qu'elle était ardente à la lutte.

« Elle avait communiqué le matin, comme elle faisait le plus souvent quand les harcèlements de la lutte lui en laissaient le loisir. Toute la journée s'était passée en études et en préparatifs de toute sorte.

« Tout à coup, vers cinq heures du soir, quand il semble que tout se prépare au repos, elle commande la sortie.

« Le bastion et le contre-fossé franchis, elle agite son étendard, jette son cri de guerre : « En nom Dieu, en avant ! » et se précipite comme l'éclair sur les lignes ennemies qu'elle met en pleine déroute.

« Hélas ! cette ardeur qui lui a valu tant de victoires, lui devient funeste aujourd'hui ; tandis qu'elle refoule Bourgogne et Luxembourg, le capitaine anglais se dirige avec des troupes fraîches vers le point du rempart où elle devra revenir épuisée, avec des troupes fatiguées comme elle et fort inférieures en nombre, pour franchir le pont et rentrer dans la ville.

« Jeanne ne peut s'opposer à ce mouvement, mais au moins elle en atténuera le désastre en attirant sur elle tout l'effort des ennemis. Elle permettra au dernier des soldats de rentrer avant elle dans la place. La première à l'attaque, elle doit être la dernière à la retraite.

« Noble et magnanime sentiment de ce grand cœur, il sera la cause, oui, la vraie cause de sa captivité et de son martyre !

« Jeanne une fois reconnue, tous les efforts se portent contre elle. Elle anime ses compagnons d'armes des accents d'une voix qui n'a rien perdu de sa fermeté ; elle se multiplie ; elle fait des prodiges pour échapper aux coups qui la menacent de toutes parts. Elle arrive au bastion qui va la mettre à l'abri des assaillants ; soudain, le mouvement de retraite est arrêté ; la herse qu'elle cherchait du regard pour la franchir, et échapper ainsi aux Bourguignons qui la poursuivent, vient de se relever tout à coup devant les Anglais qui menacent de pénétrer dans la ville. L'ennemi fond, avec un dernier élan furieux, sur la jeune fille ; elle est jetée violemment à bas de son cheval. « Donne-moi ta foi, » lui crie un archer picard. — « J'ai donné ma foi à un autre qu'à vous et je garde mon serment. » Ce fut le dernier cri de résistance de ce grand cœur. Jeanne était prisonnière.

« Il me faudrait à présent, Messieurs, des

forces que je n'ai pas, pour vous raconter le douloureux martyre de Jeanne, comment Luxembourg la vend aux Anglais pour dix mille livres, prix d'un prince du sang ; le voyage qu'elle fait de Compiègne à Beaufort, de là à Arras, d'Arras au Crotoy, enfin à Rouen.

.....

Nous détachons encore ces lignes de la péroraison :

« Toutes les nations l'honorent, même celles qui auraient intérêt à jeter sur sa mort le voile de l'oubli. Son nom veut dire : paix, union, amour des âmes dans les sentiments qu'inspire la foi chrétienne ; son nom sera le mot de ralliement, au moins, des esprits si profondément divisés dans notre France contemporaine.

« Pour la placer sur nos autels, l'Eglise attendra quelques-uns de ces signes qui sont évidemment, incontestablement le témoignage de Dieu en faveur de ses saints.

« Qu'elle accomplisse, la bonne Lorraine, le prodige de faire entrer dans la voie du vrai patriotisme tous ceux qui pèsent de quelque poids dans les destinées de la France !

« Qu'elle rende Dieu à nos enfants, la foi aux adolescents qui grandissent pour la ruine ou le relèvement de la patrie !

.....

« Et qu'en sortant de cette enceinte, il n'y ait chez tous qu'un sentiment et qu'un cri : la paix dans la vérité, l'amour dans le bien commun !  
*fiat ! fiat !* »

A l'issue de la cérémonie le cortège se forme, précédé d'escadrons d'artillerie à cheval, escorté des régiments d'infanterie, car c'est là le caractère exceptionnel de cette fête, aujourd'hui unique en France, où l'on voit les autorités civiles et militaires marcher dans ce cortège à la suite des croix des paroisses, des reliquaires des saints et du clergé.



En tête, après les écoles, dont les élèves portent l'écharpe tricolore, après les diverses sociétés, viennent les bannières portées par l'élite des représentants de l'ancienne noblesse et de la vieille bourgeoisie d'Orléans ; puis le clergé et les autorités ; sur le même rang marchent aux côtés du premier président de la cour d'appel en robe rouge, le général commandant le corps d'armée et le préfet en uniforme ; les sénateurs et les députés, le corps de ville, etc.

Le cortège se rend aux Tourelles et pour rappeler la tradition, de même que Jeanne d'Arc blessée envoya frapper de son étendard les murailles occupées par les Anglais, annonçant que dès ce moment ils en seraient délogés, M. Dumuys va, de la queue de la bannière de l'héroïne, frapper la croix des Tourelles, puis remontant la rue Royale, la procession vient faire le tour du Martroi et acclamer la statue de Jeanne. Enfin, elle se rend à Sainte-Croix et là, tous les évêques rangés sur une ligne, la mitre en tête et la crosse en main, bénissent ensemble le peuple d'Orléans.

Il est deux heures, la cérémonie est terminée.

Le soir, un feu d'artifice est tiré sur une île de la Loire et une retraite aux flambeaux traverse les rues illuminées et pavoisées.

\* \* \*

Grande a été l'impression que nous avons ressentie et que nous aurions voulu partager avec tous les Compiégnois et si nous éprouvons un regret, c'est celui que ce récit ne la retrace que d'une manière bien incomplète et sans lui conserver ses brillantes couleurs.

La fête du 8 mai est bien la fête du patriotisme français et nous ne saurions trop applaudir au jour où elle sera la fête nationale de la France.

---